

— Oh ! mes enfants, mes pauvres enfants ! murmura Juliette en se couvrant la figure de ses deux mains.

De grosses larmes ruisselaient entre les doigts de la malheureuse femme. Tout son corps tremblait.

— Juliette, ma bonne et chère Juliette, du courage dit Clémence, qui courut à sa cousine et la serra dans ses bras avec une profonde émotion.

Il y eut un moment de silence, interrompu seulement par les sanglots étouffés de la jeune femme.

Enfin Juliette parvint à dominer sa douleur. Elle supplia don Antonio de lui remettre la lettre de son mari et de lui dire tout ce qu'il savait sur le compte de ce dernier.

Voici ce que le missionnaire lui raconta.

Environ quinze mois auparavant, lui-même était prisonnier chez les Bashoukoulompos, peuplade belliqueuse et féroce qui habite la rive gauche du Zambèse, et qu'on reconnaît à sa singulière coiffure en forme de cône. Un jour, un métis arabe (Ben-Mossul évidemment) arriva chez les Bashoukoulompos, dont le village s'appelait Mazila. Il offrit au chef de la tribu de lui amener un blanc qui s'était chargé de conduire à Sérouma.

— Ce blanc est bien riche, dit l'Arabe, quand vous l'aurez tué, vous trouverez beaucoup de butin. Il n'a pour escorte que cinq ou six Banyais dont vos guerriers viendront facilement à bout.

Le chef accepta avec empressement la proposition de l'Arabe. Celui-ci retourna auprès du voyageur, qu'il avait quitté sous prétexte d'explorer le chemin à suivre.

Le roi des Bashoukoulompos envoya aussitôt ses troupes au devant du blanc, qu'il ordonna de lui amener vivant s'il était possible, dans l'espoir d'en tirer une rançon. Il leur recommanda de massacrer les Banyais et même l'Arabe à qui il avait promis, pour sa trahison, une part du butin qu'il aimait tout autant ne pas avoir à déboursier.

Les soldats qu'il avait expédiés revinrent quelques jours après, ramenant le voyageur blanc couvert de blessures et à demi-mort. Quoique épuisé par la fièvre, il s'était héroïquement défendu, et sa résistance aurait duré plus longtemps encore si le guide arabe ne l'avait traiteusement frappé par derrière.

Toute l'escorte avait été égorgée. Quant à l'Arabe, il avait probablement deviné la récompense que lui réservait le roi des Bashoukoulompos, car il s'était enfui à toutes jambes au milieu des bois. On n'avait pu le rejoindre.

Don Antonio prodigua au malheureux Européen tous les soins qui étaient en son pouvoir, mais les blessures de M. Bartelle étaient tellement graves que lui-même se regardait comme perdu. C'était, du reste, un homme énergique qui envisageait courageusement la mort. Il raconta une partie de son histoire au missionnaire, écrivit son testament et dicta une longue lettre pour sa femme.

Avec une prévoyance et un sang-froid extraordinaires dans une pareille situation, le capitaine Bartelle s'occupa de toutes les difficultés que le manque de constatation de sa mort dans ce pays perdu pourrait causer plus tard à sa famille. Il indiqua au missionnaire les formalités à remplir pour parer autant que possible à ces inconvénients. Enfin, outre la lettre à Juliette qu'il avait dictée au padre Antonio, il en écrivit une seconde où il indiquait à sa femme tous les renseignements qu'il avait recueillis sur M. Gaspard Novéal et sur l'héritage qui devait revenir à ce dernier, tant dans l'Inde qu'en Afrique.

Quoiqu'il eût déjà expliqué sa conduite à ma-

dame Bartelle dans deux anciennes lettres (dont aucune n'était parvenue à Juliette), il lui donnait encore de nouveaux détails à ce sujet.

Afin d'éviter le sort fatal de toutes les personnes qui avaient essayé de se mettre à la recherche de M. Novéal, il avait changé de nom et employé force ruses pour dépister les ennemis mystérieux qui devaient le poursuivre.

Après avoir supporté des fatigues, des privations et des dangers inouïs, le capitaine, qui était vigoureusement trempé, au physique comme au moral, était venu échouer à cent cinquante milles, tout au plus, de la résidence de celui qu'il cherchait.

Voyant l'état désespéré de leur prisonnier, les Bashoukoulompos avaient cru pouvoir se dispenser de le surveiller. Ils avaient compté sans l'énergie de M. Bartelle.

Au milieu de la nuit, secondé par le père Antonio, il brisa ses liens, sortit du village et se réfugia dans les montagnes avec le missionnaire portugais.

Tous deux redescendirent ensuite de l'autre côté et gagnèrent des marécages, où ils restèrent cachés durant plusieurs jours, sans autre nourriture que quelques larves et quelques racines. Une fois que les Bashoukoulompos eurent perdu leurs traces et renoncé à les poursuivre, ils sortirent des roseaux qui les abritaient et se dirigèrent vers le Zambèse.

Après plusieurs jours d'une marche d'autant plus pénible que M. Bartelle pouvait à peine se traîner, ils arrivèrent à un autre village de Babimpés, nommé Mazila, et situé à trente ou quarante milles de Nyanva. Ce fut la dernière étape de M. Bartelle. Deux jours après son arrivée à Mazila, il rendit le dernier soupir entre les bras du missionnaire. Avant de mourir, il remit tous ses papiers au padre Antonio, en le priant de les faire passer en Europe aussitôt qu'il en trouverait l'occasion.

On comprend qu'au milieu de l'Afrique les occasions de ce genre ne se présentent pas souvent ; ainsi le missionnaire conservait-il depuis longtemps le dépôt qu'on lui avait confié, sans avoir pu remplir les intentions de son compagnon d'infortune.

Nous n'essaierons pas de détruire l'impression que ce récit et la lecture de la lettre du capitaine firent éprouver à Madame Bartelle. Elle n'avait jamais eu d'amour pour son mari, mais elle éprouva pour lui l'affection qu'une femme ressent toujours pour le père de ses enfants. Puis, comme l'éloignement, la mort adoucit les imperfections, et le souvenir indulgent nous rappelle plutôt les bonnes qualités que les défauts de ceux qui ont quitté ce monde.

Dans cette lettre, écrite au moment suprême, M. Bartelle avait d'ailleurs montré à sa femme plus de cœur et d'affection qu'il ne lui en avait jamais témoigné durant toute sa vie. Il lui demandait pardon d'avoir été quelquefois dur et injuste pour elle, et s'excusait de sa brusquerie et de son avarice sur le désir qu'il avait de laisser une fortune honorable à ses enfants.

Somme toute, la lettre était celle d'un homme de cœur et de courage. On y devinait, du reste, l'influence bienfaisante de la religion, qui avait adouci ses dernières pensées, éclairé son âme et disposé son cœur à des sentiments de tendresse et d'indulgence.

## V.

Dès que M<sup>me</sup> Bartelle fut un peu reposée, on se remit en route. Don Antonio accompagna les voyageurs pour qui il s'était pris d'affection. Il